

## Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient

Christine Palmiéri

Numéro 103, automne 2004

Les mille et une nuits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14357ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palmiéri, C. (2004). Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient. *Moebius*, (103), 105–113.

CHRISTINE PALMIÉRI

*Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient*

oui c'est moi sur cette photo qui vous fait dos  
marchant vers le soleil couchant  
un vent léger pris dans ma cape blanche  
sous le soleil le désert ouvert de bord en bord  
je retournerai pieds nus dans le sable  
jusqu'à la piqûre du scorpion  
pour m'immuniser contre le monde  
je retournerai  
je retournerai prendre un thé à la menthe  
au milieu de nulle part  
sous la tente du vieux berger sous un ciel lourd d'étoiles  
c'est à cause des étoiles qu'ils courbent leur dos les bergers  
se frayant un chemin entre le sable et  
l'univers ils creusent de leur corps l'espace  
le ciel pesant de présages  
bergers parfois sans mouton bergers des nuits  
ils promènent le ciel sur la terre  
déroulent les guirlandes d'étoiles dans la tête des ânes  
vous font rêver les bergers à sillonner les rides de vos mains  
de leurs durs ongles jaunis par le kif  
vous écoutez  
le silence enivre quand le vent fait crépiter  
le charbon au fond du canoun  
et que les buissons emportés dans son souffle  
craquent en roulant vers le néant vous roulez avec eux  
*et dans l'oreille*  
*les broussailles*  
*les cuivres pincent l'ouïe*  
*nuque fraîche*  
*l'heure du thé se déverse*

*quand respirer  
à plein désert pousse  
le vent en boule  
sur la dune*

le temps à l'arrêt reprend inlassablement ces vers qui  
déboulent avec la mémoire les buissons  
que l'on fait tourner derviche jusqu'à l'hypnose  
(*et l'Orient plie sous l'aile du muezzin*)

puis un matin de mai baluchon sur la tête  
Mina attend Zora  
elles m'entraînent je glisse dans leur sillon  
entre les fronces du taffetas des sarouels  
les plis des mousselines des «tartillas»  
je gobe les étoiles d'or qui éclaboussent mes yeux  
les fils d'argent où se prennent mes pupilles  
car à chaque jour elles se parent des voiles de l'Orient  
couleur de pêche et de citron ciselés de dentelles  
et de passementeries fines pour faire glisser la lumière  
en mille soleils sous leur djellaba grise

dans ces éclats Mina découvre  
les poèmes de la princesse blanche parmi le rire des enfants  
tous les jours racontait Mina  
le grand-père de la princesse blanche allait observer  
les chèvres dans les branches  
un jour qu'il s'endormit au pied d'un olivier  
une chèvre entra dans sa tête  
qui lui rapporta la parole des soufis  
il ne se sentit plus jamais seul et dédia à la chèvre  
les vers qu'il écrivait  
toute sa connaissance du monde et des hommes  
elle broutait nourrie de ses peurs  
qui lentement disparaissaient  
il ne parlait plus qu'en vers ne s'adressant qu'à elle seule  
sa vie durant elle l'accompagna  
dans ses plus profondes pensées  
le jour de sa mort racontait Mina  
la chèvre sortit de sa tête emportant avec elle  
le livre des chèvres qu'il avait écrit pour les hommes

aux pieds desquels il voulait qu'elle le déposât  
 eux à qui il n'avait jamais parlé  
 mais toutes les chèvres voulurent s'en emparer  
 dans la lutte il se déchira  
 le vent dispersa les milliers de vers dans les dunes  
 en une constellation de lettres scintillantes  
 depuis l'âme du grand-père habite le désert dit Mina  
 peut-être est-ce lui qui m'offrit un thé à la menthe  
   sous sa tente rapiécée  
 je me souviens de ses paroles de vent  
   de ses bruissements de chèvres

empruntant les chemins rocailleux de la mémoire  
   griffant chaque mirage  
 je marche  
 reconstituer le livre des chèvres pour Mina  
 rentrer dans ma tête vêtue d'une cape blanche  
 personne ne me reconnaîtra conserver  
   une certaine distance avec le cœur  
 ses battements trop irréguliers dérangeant  
 il me faut savoir d'où je viens pour comprendre  
 d'où viennent les chèvres  
 les soufis éparpillés dans les vents savaient  
 Mina me l'a confié

Dans les brouhahas des souffles du désert la voix du  
 grand-père celle de la princesse blanche celles des  
 soufis s'entremêlaient seules les chèvres comprenaient  
 qui grimpent inlassablement dans les branches des oliviers  
 Mina pense qu'elles brouillent les feuilles dans l'espoir de  
 s'envoler pour capturer les mots nourriture de leur âme  
 qu'elles ruminent au bord de l'univers

*(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)*

mon père savait qui  
 avait vidé le ciel de tout impur espoir  
 il n'y a rien à attendre rien à espérer  
 disait-il de ce côté du monde qui fabule  
 une grande fabulation le monde qui n'a besoin que d'eau  
 cette eau qu'il déviait dans de précieux conduits

serpentant les ergs arides du Sud  
 les chèvres les bouquetins ont besoin d'eau les ânes et  
 la mie des kessras aussi comment faire lever les miches  
 le levain si mes conduits ne se rendent pas à la prochaine  
 oasis depuis des mois sur sa grande table à dessiner je  
 rêvais en suivant d'un doigt les graphes et les paraboles  
 édifiant le barrage de Sidi Slimane je descendais dans les  
 profondeurs des coupes longitudinales d'un sol encore  
 vierge tard le soir sous la lampe de sa table

un matin je me réveillai  
 dans une terre plus rouge que l'argile n'a jamais été  
 un rouge dense  
 tapissant le fond de l'œil et de la gorge d'un velours chaud  
 je me réveillai dans une terre fumante excavée  
 comme une chair à vif ensanglantée  
 où mon père et son équipe plantaient des os  
 un squelette de béton d'immenses boyaux reposant sur des  
 béquilles pendant des kilomètres piquant le ventre de la  
 terre et longeant la route tracée par mon grand-père quelques  
 trente ans plus tôt aurait-il pu imaginer Sidi Slimane dans  
 tant de fraîcheur il y avait quelque chose d'orgiaque  
 d'indécent dans ces chutes en plein désert le blanc de  
 l'écume enivrait le regard des lézards excitant la flore la  
 faune animale et humaine dans ces lieux du bout du monde  
 l'humain dans sa nature de terre devient modelage boue et  
 roule dans une coque chaude qu'on laissait craquer au soleil  
 se décortiquant comme un fruit mûr prêt à être croqué  
 par la vie

le bout du monde n'est jamais au bout du monde  
 qui ne se rend jamais au bout de lui-même  
 qui tourne comme se retourne la queue des scorpions  
*(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)*  
 à quelques falaises plus à l'est le monde s'était installé là  
 le faux monde  
 avec ses faux rochers ses fausses lances ses fausses tuniques  
 romaines regardez ma mère et ma tante Marinette vêtues  
 en déesses olympiennes sur cette photo et grand mon frère

soulevant du bout de ses bras un roc grand comme une maison un faux monde avec ses faux soleils brûlant des milliers de watts un faux monde avec des centaines de vrais chevaux tombant sous les coups de sabre en bois des gladiateurs aux muscles luisant d'huile

ils tombaient les chevaux

du haut de la falaise dans la vraie terre rouge pour faire revivre Sodome et Gomorrhe sur des écrans américains ils mouraient les chevaux le faux monde pouvait ainsi faire mourir de vrais chevaux il n'y avait donc pas que les scorpions qui tuaient ou bien n'y avait-il que des scorpions dans le monde le monde en tout cas nous avait trop vite rattrapés peut-être que le bout se trouvait encore plus loin

*(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)*

le désert m'obsédait de plus en plus

le Sahara c'était bien plus que ça

c'était

oui avant tout l'immensité mais cela n'est rien

le Sahara c'était plus que les dunes de sable

plus que les prophètes plus que les grands mystiques

plus que les soufis plus que tout ce que je pouvais imaginer

je crois que je n'en suis jamais revenue

pourquoi vouloir aller au bout du monde quand on ne va même pas au bout de ce soi-même peut-être est-ce cela le bout du monde je ne sais plus

un matin je refermai la porte en ouvrant les yeux

la vie

je la pensais de l'autre côté de l'autre côté

de la porte battante

devenue pont dans son emportement

un pont-levis

toutes ces années de mémoire remuées à construire un pont

un pont avec le vide en dessous un pont entre les vides de

tous les espaces entre l'autre moi-même déjà mort qui

voudrait ressusciter et ce moi-même portant l'autre moi-

même qui fait plier mon dos un pont en dos d'âne

d'âne chargé comme un âne qu'on pique dans la plaie

pour faire avancer un stylo chatouillant les plaies qui ne peuvent se refermer un pont qui n'en finit pas d'avancer dans le vide un pont au-dessus de l'Atlantique liant trois continents un pont plein d'embranchements où le nord le sud l'est et l'ouest du cœur ne mènent nulle part  
*le pont de nulle part*

*(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)*

ce matin la porte fermée le regard parti loin  
loin sur ce pont de mots fragiles

je vais

funambule au-dessus d'une mer houleuse où chavirent les cercueils en déroute mer parcourue par mes ancêtres par celui qui m'ouvrit le grand chemin le chemin des Amériques marquis désabusé d'Espagne laissant derrière lui châteaux et domaines quitter sa terre hispanique conquérir l'Amérique devenir vice-roi du Pérou je rêve toujours d'aller dans ce pays non pas pour découvrir les mystères des Incas au contraire pour m'imprégner de ce monde de ses couleurs de la beauté de son silence non pas pour entendre ses cris ni pour extraire son or mon aïeul à la tête de sa flotte conquérante remonta l'Atlantique les cales lourdes de lingots d'or l'Angleterre l'accueillit à qui il confia ses trésors ce cher marquis de la Yosa légua sa fortune toute sa fortune à ses héritiers de la cinquième génération les avocats anglais venus frapper à notre porte un soir d'automne étaient fermes avec leur immense carte sur laquelle se déployait l'arbre généalogique de la famille maternelle ma mère était l'une des héritières de cette colossale fortune imaginez le choc imaginez les rêves d'une enfant de huit ans à cet âge il n'y avait pas de porte que des ponts des ponts menant partout pas *des ponts de nulle part*

mille fois je pris la route la grande route des Amériques suivant mon aïeul dans ses aventures je devenais marquise princesse reine couverte d'or conquérant le monde je compris vite la limite des ponts et que même si on vous les tend l'accès en demeure difficile ils peuvent s'ouvrir sur le chemin des gens pour les faire rêver de l'ailleurs l'ailleurs

de soi-même l'ailleurs du désir de l'autre je compris  
 que les ponts n'étaient pas pour tout le monde et que même  
 si la main tendue de mon aïeul restait toujours ouverte  
 tendue comme un pont celle de la banque de Londres  
 comme un poing de fer s'abattait sur ce pont le foudroyant  
 en éclats et c'est au fond de l'océan qu'il me faut chercher  
 les morceaux il doit y avoir aussi des lambeaux de mon  
 cœur déçu parmi les débris et les rêves c'est tout cela que  
 je vois flotter aujourd'hui sur la surface troublée de la mer  
 car je l'ai pris ce pont le pont des Amériques dans mon  
 aventure je n'ai trouvé que l'or outre-marine d'un stylo  
 cet or bleu qui fait de moi la reine de mes souvenirs reine  
 d'un royaume de mots avec des tourelles me permettant  
 de scruter au loin les émotions enfouies jetées dans les  
 oubliettes de l'âme rêves fossilisés momifiés que je déroule  
 bandelettes soulageant la douleur de n'avoir pu être car  
 boiteuse je vais pirate à la jambe de bois un pas dans le  
 réel un pas dans l'irréelle condition d'être entre les désirs  
 refoulés pour une passerelle mise en travers de mon destin

*(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)*

je ne suis donc pas devenue princesse

mais j'en approchai une

une princesse de mon âge

une vraie princesse et moi un petit rat

ce n'est pas péjoratif croyez-moi

il y a une distinction c'est sûr un fossé nous séparant  
 un pont?

oui un pont de tulle

car c'est dans un tutu de tulle rose

que je me présentais devant elle

un pont d'une trentaine de tutus roses pour distraire Lala  
 Hamina le jour de son anniversaire nous étions les élues  
 du conservatoire tôt ce matin-là derrière le théâtre  
 municipal de Casablanca où nous répétions *l'Arlésienne*  
 depuis des mois le car vint nous chercher un car de petits  
 rats jacassant excités à l'idée de pénétrer dans l'enceinte  
 du Palais royal de Rabat tous voulaient savoir ce que les  
 grands remparts cachaient nous allions le savoir  
 une forte dose d'adrénaline devait nous geler car c'est dans



le plus grand silence que l'autobus traversa le majestueux pont à l'entrée de la ville nous pénétrâmes dans un conte de fées les gardes de chaque côté du portail de bronze nous saluèrent nous les trente petits rats les trente cendrillons d'un jour en chair et en os nous devenions princesses

on ne peut raconter

six mille et deux nuits en une après-midi tout le merveilleux de l'Orient sous nos yeux sous nos pas nous avançons pas à pas lentement de crainte de faire tomber ce décor de paillettes ce château de cartes de pierres roses d'enfoncer dans la terre ces parterres de la fête dans les carrousels de poneys hennissant devant tant d'exubérance la fête haut perchée sur les bosses des dromadaires vêtus de satin brodé jusque dans les oreilles la fête autour des palmiers la fête dans les grandes tentes circulaires ornées de velours rouge et de miroirs incrustés de pierres précieuses la fête sous les tentes nos loges la fête dans les pyramides de gâteaux au miel et aux amandes la fête dans les barques des profonds bassins nappés de nénuphars roses la fête dans les battements étourdissants des tam-tam dans le déhanchement des danseuses du ventre dans les allers et venues des serviteurs avec leur sarouel moiré et leur tarbouche rouge la fête dans les lourds plateaux d'argent chargés de cadeaux d'or de soie d'ambre de turquoise et de topaze jamais tant de splendeur dans nos pupilles émerveillées nous avons dansé

dansé dansé dansé dansé dansé dansé dansé de nos petits corps corrompus par le luxe les gestes jamais si généreux si ondulants si ivres de beauté nous nous mirions dans le regard ravi de Lala Hamina lac contenant tous les ciels de l'Orient elle se tenait élégamment assise aux côtés du roi son père Mohammed V digne descendant de Mahomet nous honorant de ses applaudissements et de sa bénédiction

Non nous n'avons pas perdu d'escarpins  
de toutes les façons  
le prince Hassan n'aurait su que faire

de trente escarpins roses  
et nous n'avons pas vu non plus de harem

le grand portail se referma derrière nous nous emportions  
la fête avec nous en nous pour conserver le rêve d'avoir  
vécu un conte la tête si pleine d'étoiles nous aurions pu  
devenir de vrais petits rats et notre car une citrouille que  
nos yeux n'auraient rien vu d'ailleurs avaient-ils vu  
quelque chose derrière les grands remparts derrière ce  
rideau aux mille constellations?

*(et l'Orient plie sous l'aile du muezzin)*